

Les samedis sont au marché. Thierry Radière. Illustrations Virginie Dolle. Préface Denis Montebello. Les Carnets du Dessert de Lune, collection Pleine lune. ISBN : 9782930607580. 56 pages. 12,00 €

La place du marché est souvent l'endroit central d'une ville, d'un village où les gens se rassemblent en premier lieu pour y faire des achats liés à leurs besoins vitaux: se nourrir. Mais avec l'affirmation du titre, l'allusion ne se limite pas à cet endroit riche en saveurs où l'on trouvera nourriture et vêtements et où l'on rencontrera les voisins, les amis mais à ce choix apparemment arbitraire de se réserver un moment dans notre quotidien où l'on cesse de se laisser porter par les événements sans les avoir véritablement choisis. Le samedi est à la forêt, le samedi est au jardin, le samedi appartient au jeu, au rêve. On se réserve un moment soit pour se recentrer sur soi-même et être ainsi disponible aux autres, à ce qui se vit autour de nous. Le samedi est à l'écriture. Mais qu'est-ce qui nourrit l'écriture? Thierry Radière répond à cette question et je laisserai aux futurs lecteurs le soin de chercher les réponses en même temps que l'auteur grâce à ce nouveau livre.

L'écriture poétique est à mon sens le thème principal de ce livre partagé en plusieurs petits textes qui évoquent les réflexions, les actes de rêverie et de prise de conscience, le jeu, la résolution des énigmes posées par quelques uns des souvenirs. Solutions qui consistent bien souvent à réussir à se détacher d'une vision trop fermée par une acceptation de soi et de l'autre. Vivre sans remords. C'est sans doute un « travail » qui se fait et se vit en amont de l'écriture.

Le regard et la parole de Thierry Radière se rapprochent par moments de l'enfant de huit ans qu'il fut et qu'il est encore parfois au travers de sa fille, il parvient à récolter cette fraîcheur infinie et cette curiosité sans préjugés qu'on a à cet âge et qu'on devrait garder. Imagination qui ne connaît pas les frontières que s'imposent les adultes ou que la vie quotidienne leur a imposées. Ainsi comme dans un jeu de rôle, on choisit le personnage que l'on devient et il n'est plus impossible de retourner en arrière, d'inviter sa mère à ce marché des saveurs libérateur, il n'est plus interdit de songer qu'elle ne serait plus enfermée par une vie de contraintes, de devoirs familiaux et professionnels qui ne lui laissaient plus le temps d'exister, d'être à elle-même.

Il est certain que l'adulte qu'est Thierry Radière a pris le temps de choisir ses priorités: le marché, la place centrale de son univers intérieur où l'on choisit et récolte bien plus que des marchandises, sert tout comme la cuisine dans sa maison, de lieu de paroles et en particulier les paroles que nourrissent les rêves, et les questionnements insolites, un lieu où cette parole devient libre, on prête attention et respect à celles des autres, même si l'autre est un enfant, un inconnu, un souvenir..

Le livre est léger, amusant, amusé, savoureux et rythmé d'éléments familiers réconfortants. Il n'aborde pas un présent idéalisé donc lointain et inaccessible. Tout est à portée de main, comme au marché. On se reconnaît dans bien des situations. Celle qui fait qu'on entend malgré soi, des conversations qui nous bouleversent, celle où tout en écoutant quelqu'un nous raconter son histoire, on ne peut s'empêcher de continuer à songer à la nôtre.

Cette limpidité, on la retrouve aussi dans les illustrations signées Virginie Dolle, illustrations qui soulignent d'ailleurs l'humour doux qui naît entre les lignes des textes.

© Lieven Callant in <https://revue-traversees.com/2018/05/23/les-samedis-sont-au-marche-thierry-radiere-virginie-dolle-editions-les-carnets-du-dessert-de-lune-2017-52-pages-12e/>

D'une expérience commune à beaucoup d'entre nous – le marché du samedi matin – Thierry Radière tire vingt-huit tableaux originaux, proses poétiques touchantes et souvent prétextes à sourire, malgré l'incommensurable nostalgie dont elles sont lestées.

La promenade en famille parmi les étals suscite rêveries et questionnements interrogeant dès le titre par exemple la notion d'appartenance : « *les samedis sont au marché* » et « *chaque personne devant son marchand oublie d'où il vient* » pour se fondre cette seule fois de la semaine dans une foule bigarrée. Un peu comme dans le poème de Prévert, *Cortège*, Thierry Radière associe étrangers et locaux, adultes et enfants, êtres humains et chiens ou rats, femme

nomade et homme sédentaire, poètes, chanteuses et bouchers, extra-terrestres et terriens mais surtout rêveurs mélancoliques et réalité prosaïque du marché de province.

Les bribes de conversation saisies au vol paraissent souvent étranges – problèmes de santé et tomates farcies, calcifications dans les oreilles et volets à rénover – mais « *ici au marché les énigmes permettent de continuer à communiquer* ». Le marché est lieu d'échanges – pour combien de temps encore ? – avec les enfants, fil tendu entre le présent et la jeunesse qu'on croyait perdue pour toujours, chevauchements du temps et des chiens amenés là, questionnements sans fin sur la finitude et le désir d'éternité.

Au marché, on s'interroge aussi sur ce qui aurait dû et pourrait être partagé, la nourriture et les bons moments autour de la cuisine maternelle, le voyage au loin de celui qui était un ami et dont on ne comprend plus les préoccupations, les douleurs de la marchande de primeurs. On se passionne pour les métamorphoses, les aspects magiques de la vie, « *la présure faisant naître le fromage blanc* », le professeur spécialiste de Shakespeare redevenu un enfant au milieu de ses trains électriques, « *les polyglottes pour lesquels le monde est devenu une musique* » ; surtout le merveilleux de l'écriture transformant le poète en soldat, gardien de l'univers : « *Toujours l'écrit, oui, toujours : le seul point cardinal qui n'apparaisse nulle part en géographie (...) il nous porte à bras le corps hors des frontières et nous laisse tomber au milieu des vestiges d'une guerre en cours que nous menons à petits pas contre les certitudes et la folie des grandeurs* ».

La vision du poète sur la marche du monde oscille entre l'inquiétude de l'ennui envahissant la vieillesse et la beauté affirmée dès le premier texte où – à travers l'accordéoniste rom inspirant une petite fille habituée du marché – Thierry Radière rend hommage aux artistes qui élèvent nos enfants, dans tous les sens du terme. Travail polysémique, *Les samedis sont au marché* révèle un lyrisme pudique et moderne où le retour sur soi est toujours lié à l'écriture – le goût des mots, l'obsession de ne rien perdre, de les scruter, de s'en servir – et aux gens, ceux qui regardent par exemple « l'homme-statue » : « *Je resterais bien là avec eux à me demander ce que c'est d'être vivant* ».

On n'oubliera pas la préface du poète, gastronome et écrivain Denis Montebello et les dessins en noir et blanc de Virginie Dolle, le tout plein de tendresse et d'humour retenu. Et puis les carrés de beau papier faisant des livres des Carnets des Desserts de Lune, de jolis cadeaux à glisser dans son panier... en osier.

© **Balval Ekel** in <http://www.lacauselitteraire.fr/les-samedis-sont-au-marche-thierry-radiere-virginie-dolle>

Voici un petit livre à emporter dans son panier en osier et à rêver-croquer comme une carotte tendre dans sa botte de printemps ou à glisser en herbe aromatique entre les deux dents du bonheur. Un livre retour du marché, le samedi, à l'heure où on laisse derrière soi mélancolie, soucis, ennuis, pour goûter « l'espace d'une pause au milieu des terriens de fin de semaine ». Car « c'est devant l'étal des fruits confits et des épices en tous genres que la vie prend son sens. » Rien de moins. Alors ça vaut le coup de se lever, de quitter son ordi – courriels pourriels – son traintrain du oui-ouïe, pour se ressourcer les sens, tous les sens, dans une de ces « pérégrinations sans mémoire », sans liste ni but, qui permettent la vraie création, toutes antennes déployées sur 360°. Œil libéré, pieds décripés, le corps se met en branle, des orteils au cerveau.

Il faut dire que c'est un autre monde, le marché, une sorte de parenthèse enchantée. On renaît à soi et aux autres, on réapprend la lenteur qu'on avait perdue, on se souvient d'un petit détail oublié, on partage des choses intimes à la terrasse d'un café, on s'aime encore plus, encore mieux, d'aimer le marché. N'est-ce pas merveilleux de simplicité vraie ? Le cœur retourne en enfance sur une musique d'accordéon, une odeur de pâtisserie, une gourmandise que l'on déguste à même le sac. On capte une conversation inattendue, une situation amusante introuvable ailleurs, on rencontre un ami autour d'une passion qui nous replonge trente-cinq ans en arrière. Mais pourquoi diable a-t-on été privé d'un tel plaisir lorsqu'on était petit ? Le marché sans le vouloir nous donne à comprendre notre passé, et même nous réconcilie avec lui, surtout si on a oublié qui on était. Il sert à se rencontrer en fait, dans un entre-deux de la vie. On

furète ici, on renifle là, on laisse dériver ses pensées, on associe les choses comme elles veulent, on se pose des questions aussi, philosophiques, métaphysiques (eh oui !), par exemple devant une rutilante rangée d'aubergines... Étonnant, non ? Et les fèves à la croque-au-sel ! Et les petits pois sauteurs, et les laitues polyglottes ! Ah, si on pouvait, on y sacrifierait séance tenante. Bref, au marché, on se sent vivant comme jamais.

Bien sûr, Thierry Radière parle de lui, de son épouse, de sa fille de huit ans. On les imagine très bien déambuler tous les trois dans les allées parmi les stands, heureux de leur rituel commun. L'époux, le père, s'adresse directement à l'une et à l'autre au fil de ses différents tableaux. Mais nous nous reconnaissons d'emblée dans les pas de l'écrivain car il a le talent de nous faire ressentir de l'intérieur combien est précieux, miraculeux, chaque petit moment qui nous « porte à bras-le-corps hors des frontières et nous laisse retomber au milieu des vestiges d'une guerre que nous menons à petits pas contre les certitudes et la folie des grandeurs. » Ses textes à l'instar des marchés sont « des attendrisseurs » d'âmes.

Après avoir lu ces vingt-huit courtes proses aussi savoureuses que le contenu d'un panier bio, soit vous ne vous rendez plus au marché de la même manière, soit vous vous y précipitez dès le prochain samedi, eau à la bouche et fièvre aux talons. Surtout n'oubliez pas : c'est un voyage en soi comme « une virée à des années-lumière des origines. »

© **Marylise Leroux** in revue **Texture** <http://revue-texture.fr/d-un-livre-l-autre-2018.html#radiere>

Thierry Radière nous parle du marché du samedi matin, où il se rend avec sa femme et sa fille. Les textes en prose mêlent évocations du marché, souvenirs et questions existentielles. À l'entrée des halles, il y a le joueur d'accordéon, toujours souriant, jovial. Derrière leurs étals, les marchands ont la bonne humeur communicative. Le marché du samedi matin permet de faire une pause, il est une parenthèse dans la semaine, un moment de fête où l'on prend le temps de déambuler, de rêver, de laisser son imagination vagabonder, d'écouter les conversations. Les cœurs se laissent aller à plus de gaieté.

Les gens boivent un café à la terrasse, le soleil dans les yeux, des rêves continuent près des céleris, des carottes et des navets que le panier - sur le point de craquer - contient.

Devant un étal, les souvenirs ressurgissent. Souvenirs des ancêtres qui trimaient la terre. Le temps s'arrête soudain. Les laitues, les œufs de canes comportent une part d'infini. L'instant se déploie, se distille dans l'espace.

C'est devant l'étal des épices et des fruits confits en tout genre que la vie prend son sens. Tout s'arrête soudain et se fixe telle une image longtemps aimée en secret.

Pour Thierry Radière, aller au marché, c'est prendre conscience d'où il vient, de sa mère qui n'a jamais pu s'offrir le luxe de faire des promenades, prise entre le ménage, les enfants, leurs devoirs, leurs activités, les courses au supermarché, la cuisine.

Le marché, c'est le sel de la vie. C'est la saveur des fèves à la croque au sel, qui rappelle la pomme de terre cuite à l'eau et mangée avec un bout de beurre et une pincée de sel, celle que l'on dégustait pendant l'enfance.

Le marché, en grandissant, colle à la fin de semaine comme un bonbon au papier en plein soleil.

© **Valéry Canat de Chizy** in terreaciel.net

Il y a chez Thierry Radière cette nostalgie des instants de partage, de ces petits riens qui unissent les gens, permettent le rêve et l'onctuosité de l'union. Il y a chez lui, une invitation à laisser de côté les ennuis, les vagues à l'âme perfides à la volupté du moment, le relâchement total des bruits et autres caisses de résonance et de raisonnement. Sans heurt, on entre avec délectation et amusement dans son antre emplis de gens, d'une bienveillance, tendresse, présence, de regards et gestes.

Car Thierry Radière est un magicien. Un magicien des mots et des lieux qui reviennent en mémoire, des instants partagés et offerts, des instants de complicité, d'amitié ou d'amour. Il y a une grande tendresse chez lui, une générosité simple et nécessaire.

Et « *les samedis sont au marché* » nous lie à cet homme, ce poète du quotidien, ce magicien des aurores ensoleillées. Un cabas à la main, le panier en osier vide, il nous embarque dans ces lieux de chalandises où les êtres se croisent, se voient, se parlent sans se connaître, échangent, colorent le temps d'un botte de carottes ou d'un simple bouquet de printemps.

On devient touriste de notre propre marché du samedi, dimanche et de tous ces jours de la semaine où la vie resplendit, rebondit entre les étals, les marchands au regard amusé et généreux. On devient chaland de notre propre mémoire. On se remémore l'appétissante vision des miches de pains ou des légumes de saisons, les bouquets de persillades et la gouaille des camelots. Il y a les odeurs, le toucher, le regard. On se surprend à saliver devant les petits pois qui nous rappellent les souvenirs partagés, les thés à la menthe offerts et les épices parfumées qui s'étalent en petits tas et sachets, là où dans les rayons des supermarchés ils ne sont que récipients scellés. Il y a le marchand d'œufs, l'accordéoniste du coin qui reprend la tendresse de Bourvil ou la complainte du phoque en Alaska de Beau Domme. On se surprend à chantonner, à sourire aux voisins ou à l'inconnu qui passe, à rire de la blague et du sourire charmant de celle qui est derrière son stand (joli clin d'œil à mon amie Lucie et de son étalage gourmand au hall d'Avignon, Chez les filles).

Lire Thierry Radière est entré dans ce petit monde du samedi matin et des autres jours sans lendemain. Des jours de rêves, des jours d'une poésie quotidienne, des jours où finalement la vie est en nous et se partage comme on partage un panier de légumes et fruits, comme se partage un repas savoureux et onctueux, simple. Comme se partage les rêves et la vie en somme. En toute simplicité et générosité.

© Sabeli in <http://lecarrejaune.canalblog.com/archives/2018/03/04/36156002.html>

Denis Montebello, le préfacier de ce recueil dévoile que le chaland qui fait son marché le samedi matin à Fontenay-le-Comte en notant dans sa mémoire le spectacle proposé par les marchands haranguant la foule derrière la palette chatoyante des fruits, légumes et autres marchandises entassés sur les étals, est bien celui qui a inscrit son nom sur la couverture de ce recueil : Thierry Radière, le poète, le nouvelliste, le spécialiste des textes courts, et de bien d'autres formes d'écrits. Denis Montebello informe qu'il est un presque voisin de Thierry Radière et que comme lui il sacrifie à la cérémonie du marché du samedi matin.

Chaque samedi Thierry se rend donc avec sa femme et sa fille au marché pour faire provision de produits cultivés dans la région, des produits bien frais, goûteux, aptes à satisfaire sa gourmandise sans prendre le risque d'altérer sa santé et celle des siens. Le marché avant de le voir on l'entend, on entend l'accordéon du musicien des rues qui se démène pour faire chanter son instrument en espérant récolter quelques pièces pour se nourrir. Cette musique et le sourire de l'accordéoniste mettent le chaland de bonne humeur et le prédispose à faire de belles emplettes. Joyeux et souriant, il l'est le brave musicien, le dessin de Virginie Dolle en atteste sans équivoque aucune. Une fois de plus l'éditeur a eu l'excellente idée d'associer un poète et un illustrateur, en l'occurrence une illustratrice, Virginie Dolle, pour présenter ce recueil.

Ainsi, Thierry pourra baguenauder tout au long des allées du marché, admirer les couleurs des fruits et légumes presque aussi chatoyantes que celles des dessins de sa fille, s'étonner devant les mimiques de certains commerçants apprécier la rondeur des œufs de canes. Il n'aura besoin d'aucune note pour se souvenir de ce qu'il a vu, Virginie a tout dessiné et même si c'est en noir et blanc Thierry saura écrire des mots en couleur pour accompagner ces dessins. Il saura même dire tout ce que ce marché lui inspire : les odeurs, les saveurs, les couleurs, les impressions, les émotions, les étonnements et les souvenirs qui remontent à la mémoire : la terre qu'il a quittée, la mère qui trimait dur, un bout de sa vie passé ailleurs dans une autre campagne.

Mais le marché ce n'est pas que la nécessité d'acheter les provisions pour la semaine à venir, c'est aussi l'occasion de rencontrer des amis et même parfois de faire un détour pour les visiter. Le marché c'est un petit monde qui s'ouvre une fois par semaine, pour quelques heures seulement, une bouffée de fraîcheur pour rompre la monotonie des jours qui se suivent et souvent se ressemblent. Mais attention au marché on n'y achète pas tout, on n'y vend pas tout,

le poème illustré qui sera adressé à la grande sœur sera offert, la poésie ça ne se vend pas au marché, ça s'offre.

Un joli petit recueil de textes courts racontant le marché dans ses moindres détails sous la plume toujours aussi alerte, précise, sensible et empreinte de tendresse de Thierry Radière. Et aussi, un petit livre illustré avec beaucoup de talent et une pointe d'humour par Virginie Dolle.

© Denis Billamboz in <http://www.critiqueslibres.com/i.php/vcrit/52114>

Si l'on en croit Thierry Radière, aller au marché le samedi matin est « plus une activité existentielle qu'une occupation littéraire ». Voire. Les saynètes qu'il tire de ses expéditions abondent — comme souvent chez l'auteur — en anecdotes liées à l'enfance et aux petits bonheurs familiaux, et constituent un véritable corpus littéraire d'une cinquantaine de pages. La force de son écriture, c'est qu'elle va titiller le lecteur dans les recoins de ses souvenirs ; de ceux qu'on a tous un peu forcément, mais qu'on n'a pas couchés sur le papier par paresse, par manque de temps ou simplement parce qu'on n'a pas le talent de Thierry pour les rendre aussi vivants.

Prenez les œufs de cane, par exemple. Beaucoup se reconnaîtront dans le texte intitulé « Les œufs infinis », où le promeneur avoue qu'il n'en achète jamais, et que c'est probablement pour ça qu'il ignore toujours l'étal du marchand. Et pourtant, ces œufs « sont extra : ils ne se cassent jamais dans la tête. Sont infinis ». Car justement, en évitant le regard du vendeur, on se construit un souvenir permanent, « un gâteau dont [on] ignore le goût ». Quoi de plus permanent en effet que l'obsession d'une chose attirante qu'on n'a pas pu goûter ? D'une petite habitude, d'une petite veulerie hebdomadaire d'ignorer ce qui nous tente, l'auteur bascule vers les songes et l'infini, tout simplement.

Bribes de conversations à la façon de brèves de comptoir ou réflexions personnelles (« Le marché du samedi matin est un moteur silencieux à mes allées et venues entre les photos que je ne prendrai jamais et celles que je développerai un jour très vieux. »), l'espace restreint du marché est prétexte à un kaléidoscope d'images et de métamorphoses. Jusqu'au surréalisme à tendance érotique, parfois. Il fallait oser : « Les enfants s'attendrissent à la vue des chiots pendant que leurs parents s'envoient en l'air près des poireaux. » Doté d'illustrations de Virginie Dolle qui s'accordent parfaitement à son atmosphère, *Les samedis sont au marché* est aussi frais que les meilleurs produits d'un marché de plein air où l'on a ses habitudes.

© Florent Toniello in <http://accrocstich.es/category/Notes-de-lecture>

Dans ce recueil de poésie en prose, *Les samedis sont au marché*, Thierry Radière, professeur d'anglais et auteur, explore le thème du marché à Fontenay, les samedis, au travers de ses apologues. Des petits textes où anecdotes et personnages vont être prétextes à un vagabondage primesautier, d'une pensée à l'autre, d'une question à une deuxième, puis une troisième...

On y discerne la magie de l'enfance parfois, le plaisir de l'échange au coin de l'étal souvent, et la jouissance du moment présent presque toujours : « **Les fèves à la croque de sel, comme ça, sans les cuire, j'ai du mal à me les représenter... Peut-être y a-t-il un lien entre l'histoire de mes goûts et celle de mon existence ?** » Des regards nostalgiques à croquer comme des fruits frais.

Virginie Dolle, Nantaise, a fait les dessins. Elle a illustré, il y a deux ans, un hors-série *Ouest-France* sur le quartier commercial de Bouffay, à Nantes.

© Ouest France 4/11/2017

<https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/fontenay-le-comte-85200/tu-fais-ton-marche-le-samedi-selon-thierry-radiere-5359621>

Publié par les éditions « Les Carnets du Dessert de Lune », « Les samedis sont au marché », de Thierry Radière, est un recueil de poèmes en prose inspirés par les étals du marché du samedi, comme son titre l'indique.

N'allez pas croire qu'à chaque texte corresponde son marchand. Le but n'est pas de faire à cette corporation de la publicité, même si cela pourrait presque en tenir lieu parfois.

Les textes regroupent les impressions de l'auteur autour de l'idée d'aller au marché, d'y passer du temps : liste de courses à faire ou ne pas faire, trajet pour y aller, rencontres faites sur les lieux.

L'originalité de ces poèmes en prose est d'agrandir le cercle de la seule vision de l'étal, car, tout en partant de là, s'opèrent des associations d'idées qui font croire à l'immensité du décor, celui-ci prenant les dimensions d'un monde (le monde entier regroupé dans une coque de noix, comme disait Joyce, de mémoire).

Ou bien, le voyage, au lieu de se faire dans l'espace, se fait dans le temps, en direction des souvenirs d'enfance, bien sûr.

Mais plus poétiquement encore, on aime ici passer du coq à l'âne, comme par exemple dans « Le téléphone et l'Inde » :

« Cela fait au moins un an que nous ne l'avions pas revu au marché. C'est vrai j'aurais pu l'appeler si j'avais vraiment voulu avoir de ses nouvelles. Pendant qu'il nous racontait ce qui lui était arrivé, j'étais concentré sur l'énigme du téléphone que j'avais de plus en plus de mal à décrocher avec le temps. Il avait déménagé, était revenu, puis reparti pour un long voyage en Inde et ça l'avait transformé. Je l'écoutais d'une oreille distraite pensant sans cesse à mon manque de courage avec le téléphone. L'Inde : soit on adore, soit on déteste. C'est un peu comme le téléphone, pensais-je. Ce qui l'avait le plus marqué là-bas, c'étaient les morceaux de corps humains ou animaux flottant à la surface du Gange. Je ne comprenais pas comment j'en étais arrivé à détester donner des coups de fil à mes amis. Les indiens appartiennent à un peuple violent, finit-il par nous dire, mais on ne le dit jamais. »

Autour du marché, l'aventure est plus largement poétique que vécue.

Les illustrations (dont celle de couverture) sont de Virgine Dolle. Le livre est préfacé par Denis Montebello.

© Patrice Maltaverne in <http://poesiechroniquetamalle.blogspot.be/2017/11/les-samedis-sont-au-marche-de-thierry.html>